

VISIONS et PERCEPTIONS

VISIONS et PERCEPTIONS

Daniel VEZIEN

**VISIONS et
PERCEPTIONS**

*NOUVELLES et DESSINS
par notre frangin Christian VEZIEN
(1952-1973)*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Copyright 2016 et 2020 Daniel VEZIEN

Textes, dessins, couverture et photo

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

Couverture : Photo identité (abîmée) 1973 de Christian VEZIEN
(propriété Daniel VEZIEN)

ISBN : 978-2-9565978-3-4

Droit légal : Juillet 2020

Du même auteur

C'EST BIZARRE

Nouvelles surréalistes

2014 et 18 — Parution 2019 (e-book et broché)

LES MYSTÈRES DE P'TIT PIERRE

Contes pour enfants

2011 et 18 — Parution 2019 (e-book et broché)

DEDANS LE PRÉSENT — Précédé de SENSATIONS.

Roman et nouvelles)

2016 et 18 — Parution 2018 (e-book et broché)

REBONDS — Trahisons et handicap

Roman autobiographique

2013 et 17 — Parution 2018 (e-book et broché)

VISIONS et PERCEPTIONS

Remerciements

Je serais absolument innommable et odieux, voire haïssable et irrespectueux, sinon d'être juste bon à passer dans un broyeur ou jeter dans des sables mouvants, de ne pas remercier mon vénérable frère aîné, Jean-Jacques, pour son accord quant à la publication de cet ouvrage et pour sa contribution de souvenirs comme de son soutien.

VISIONS et PERCEPTIONS

Sommaire

Remerciements	7
Sommaire	9
Introduction	11
LE PULLMAN	19
LE NOËL DU PÈRE NICOLAS	47
L'ALOUETTE	65
Avant-propos	67
Épilogue	101
LE SONGE D'UNE NUIT DE PARIS	107
LA MORT DU GANGSTER	123
LA NUIT DES CHIENS	129
SPLEEN	139
CLARISSE	145
L'HOMME ASSIS SUR UN BANC	155
Salut Kiki	171

VISIONS et PERCEPTIONS

Introduction

Voici des contes et nouvelles, ainsi que des dessins, tous rigoureusement authentiques, de notre frère Christian, décédé officiellement d'une embolie pulmonaire, mais officieusement d'une conséquence (overdose) d'usage de drogue, une sale nuit d'octobre 1973, à l'âge de 21 ans, à côté de moi dans le lit que nous partagions. En fait un caillot sanguin (Thrombose veineuse profonde, dite TVP).

Christian est né le 19 mars 1952 à Dijon (21 - Côte-d'Or) et décédé le 21 octobre 1973 à Thiais (94 - Val-de-Marne). Nous vivions chez Maman (les parents étant divorcés depuis longtemps) et j'avais 17 ans.

Il a été inhumé au cimetière communal de Thiais dans un caveau qu'avait prévu Maman pour elle aussi, et qui le rejoindra en mars 1995, en respect de sa dernière volonté, à elle.

Maman n'a jamais su la raison exacte du décès de Christian, je ne lui ai jamais dit par crainte de la bouleverser et la meurtrir plus encore, ceci sur conseil du médecin qui avait constaté les traces de piqûres sur ses jambes, ce que j'ignorais.

Plus tard, j'avais rencontré son copain qui lui fournissait la drogue, il le cherchait et voulut m'en vendre. Je lui ai méchamment conseillé de changer de quartier et de commune s'il ne voulait pas se retrouver balancé avec mes potes du haut d'une tour. Je ne l'ai plus jamais revu.

La drogue je n'y touchais pas. Je n'ai pas souvenir de grands débats ensemble sur ce sujet, me doutais qu'il devait taquiner le joint avec ses potes, mais jouer de la seringue ou d'en voir dans la chambre, jamais.

VISIONS et PERCEPTIONS

J'avais fait l'expérience trois fois au LSD, un peu plus tard, pour essayer de comprendre ce qu'il y trouvait de magique, et avait arrêté pour ne plus jamais toucher à la drogue. Si j'ai vécu cette expérience qui me laisse des souvenirs de rigolades mémorables, je savais d'avance, et pour cause, où cela pouvait mener, dépendant ou non.

Grand-mère, elle, habitant en Alsace, n'a pas su qu'il était décédé, car son cœur fragile n'aurait pas tenu le choc.

Elle partira 11 ans plus tard en 1984, à l'âge de 84 ans.

Je ne sais toujours pas comment Maman avait pu trouver la force de le lui taire si longtemps, ce qui devait alourdir plus encore son fardeau de douleurs, ou alors de se dire que son mensonge prenait une forme de réalité en elle.

Le deuil d'un enfant ne se cicatrise jamais.

Christian, on l'appelait Kiki.

Il était très grand, fil de fer, blond rouquin, et pour l'anecdote je ne sais pas combien de kilos de pommes, sinon plus, il a pu bouffer durant sa courte vie, l'animal, car il laissait ses trognons partout et on pouvait le suivre aisément à la trace... même dans les toilettes !

Avec un bac Science-Po, il voulait faire du journalisme, filière plus accessible à cette époque, mais serait sûrement devenu chroniqueur économique ou politique, je dirais plutôt un peu beaucoup à la sauce Pierre Desproges, ou dessinateur avec ses dessins et ses croquis satiriques et humoristiques du style Hara-Kiri, Zinc, Antirouille, Actuel ou Charlie Hebdo de l'époque.

Du moins c'est ce que je ressentais de lui en 1973. Après, on peut imaginer tout ce que l'on veut.

D'ailleurs, il me disait en rigolant ; « Je n'ai pas besoin d'écrire un curriculum vitae pour trouver un job, je me présente, ça suffit avec mes initiales, CV c'est moi ! Je suis mon CV ! ».

À cette époque nous étions quatre frères : l'aîné, 5 ans de plus que lui et le second, 3 ans de plus, qui étaient déjà partis avec leurs femmes. Aujourd'hui ne restent que l'aîné et votre humble serviteur.

Il était mon maître à penser, à apprendre, à étudier, à rire de tout (surtout de soi-même), et à gueuler de façon idéologiquement libertaire sur fond, entre autres, de Floyd,

Bowie et Crosby, Still, Nash and Young, de Doors, Rolling Stones, Janis Joplin, etc., pour lui ; de Led Zeppelin, Deep Purple, Yes, Genesis, etc., pour moi, et en commun, Brel, Ferré, Polnareff, Aznavour, Brassens, Nougaro, Lavilliers, Ange, Ferrat, etc. (quasiment pas de variétés pour midinettes), sans oublier Woodstock, Montreux, beaucoup de musique classique aussi, et puis il y avait Vian, Verlaine, Nietzsche, Rousseau, Hugo, Zola, Maupassant et j'en passe, comme les journaux undergrounds...

Ce fut Maman qui avait voulu à ce que je conserve tout ce qu'avait fait Kiki.

Elle (comme tout parent) connaissait bien ses trois fils restants et savait que j'en ferais quelque chose.

La vie avec ses tumultes, ses joies, ses malheurs et ma passion comme mon vain acharnement pour vivre de mes compositions musicales firent que je n'ai pas pu ou pas eu le recul suffisant pour offrir ce cadeau à Maman.

Mais je sais qu'elle connaissait ses textes et ses dessins comme mes chansons et mes poésies de mon adolescence, car nous ne lui cachions rien, qu'elle était toujours notre première fan, souvent émerveillée, parfois choquée, parfois en désaccord, mais toujours heureuse et à nous encourager, comme de nous pousser à poursuivre nos arts d'un don qu'elle-même nous avait gratifié, tout fœtus, sans doute plus héréditairement de notre père.

Toutefois cet ouvrage qui, au fil des pages et des annotations, le décrit partiellement tel qu'il était, ne se veut pas être une biographie.

J'ai mis plus de 45 ans avant d'arriver à publier ce bouquin, pourtant finalisé en 2014 et pour les raisons ci-devant mentionnées, mais, comme pour mes autres ouvrages cités, je me suis heurté à l'absurde incompatibilité entre mon statut de handicapé en incapacité de travail et la vente. Depuis 2018, je suis à la retraite, donc libre sur ce sujet.

Avec sa centaine de dessins humoristiques et satiriques (à paraître sous le nom de « Nous vous aimons » ou paru, selon la date où vous lirez ceci), car il dessinait énormément, c'est ma mission littéraire afin d'honorer sa mémoire, d'autant plus que je suis l'unique héritier de sa plume. C'est un devoir que je lui

dois et je suis intimement persuadé, du moins je l'espère, qu'il serait fier de moi.

Il est évident que je lui dédie cet ouvrage.

Ses abondants écrits manuscrits, parfois inachevés, s'étalent de 1967 à 1972 (de ses 15 à 20 ans), et représentent une vingtaine d'histoires sur plusieurs cahiers relativement bien classés. Tous ont été écrits à Thiais (94).

Ceux-ci passent par l'étrange, la satire, l'aventure, la mélancolie, l'épouvantable (plus par l'aspect terrifiant que l'épouvante, surtout dans LA NUIT DES CHIENS), l'introspection, la tendresse, mais également l'humour, car dans la vie courante Kiki était un rigolard, un gai-luron, un blagueur. D'ailleurs, je passe quelques-uns de ces dessins dans ces pages pour montrer son aspect rieur, observateur de la société (de l'époque) et surtout satirique. Ces derniers n'ayant pas de rapport avec les histoires, sauf dans le récit d'aventures L'ALOUETTE.

Sur le tard, Kiki traversait une grosse dépression, une déception, que dis-je, une violente déchirure, un traumatisme amoureux qui expliquerait en partie ses souffrances intérieures, son mal être, percevable au travers de certaines de ses pages. Je ne suis pas psychologue, mais ses écritures restent à remettre dans le contexte de l'adolescence avec les tourments caractéristiques qui y sont liés, et de l'époque hippie aussi.

Il fit, à la suite de cela, un petit séjour en hôpital psy pour sa dépression et je lui servais d'intermédiaire pour ses relations avec les journaux undergrounds et ses dessins. Il réussira à ne publier que deux ou trois dessins et n'aura pas le temps de se faire une place dans ce milieu. Toutefois il ressortira vainqueur de cette hospitalisation, du moins en apparence quand on connaît malheureusement la fin accidentelle.

Non, avant tout et quoique ces textes d'ado dégagent et malgré ce qu'il traversera après, Kiki était un joyeux drille, toujours à plaisanter, à aider, toujours à l'écoute, à transmettre ses connaissances avec calme, patience et gentillesse ; il était très cultivé avec une soif d'apprendre permanente, avait la critique acérée et souvent juste, bref, il était sans conteste l'une

VISIONS et PERCEPTIONS

de ces personnes que l'on aurait voulu avoir comme ami avec un grand A.

Personnellement, j'ai eu la chance d'être son frère resté près de lui jusqu'à son dernier souffle.

Et depuis mes 17 ans, il me manque et me manquera toujours une onde dans l'espace qui m'entoure et traverse mon être.

Je n'ai pas trace de textes de 1972, jusqu'à son décès, puisqu'il se consacrait uniquement à ses dessins comme déjà évoqué. Néanmoins, toutes ses écritures ne sont pas exploitables et j'ai donc fait le choix d'apporter modestement avec mon expérience (de la vie qu'il n'a pas pu profiter), et toute prétention mise à part, juste un léger polissage pour certaines et pour d'autres la réécriture partielle ou complémentaire, disons un réajustement, tout en conservant au maximum son travail initial.

D'ailleurs, à la fin de chaque histoire, sauf pour deux, j'ai annoté le travail que j'ai effectué. Oh, pas grand-chose, en fait ! Additifs qu'il est préférable de lire en dernier lieu pour ne pas fausser ou connaître le contenu des nouvelles.

À ce sujet, étant handicapé des deux mains, précisément atteint d'une tétraparésie qui affecte les membres, ne tapant que d'un doigt sur le clavier, m'aidant depuis peu avec la reconnaissance vocale qui malheureusement ne convient pas toujours pour de la littérature, et sans vouloir tomber dans la pitié ou l'apitoiement, ni trouver des excuses littéraires sur quoi que ce soit, même si cela a représenté pour moi un travail de Titan afin de mettre en forme ce qui suit, même s'il écrivait au stylo plume et que parfois d'une feuille à l'autre le texte, avec le temps, était à peine lisible, alors non ! Ô que non ! Je ne me plains pas ! Bien au contraire ! Du reste, à la différence d'une tierce personne, je connaissais ses textes pour les avoir lus maintes fois, déjà à l'époque lorsqu'il les pondait près de moi et par la suite. Donc de tout taper moi-même pour mieux m'imprégner, mieux me fondre en chaque mot afin de mieux travailler, corriger, presque écrire à sa place, ceci jusque parfois en écoutant de la musique pop rock folk de l'époque en même temps pour me remettre dans l'ambiance, fut véritablement un pur bonheur.

VISIONS et PERCEPTIONS

Aussi, des nota (pas trop) se glissent çà et là pour tenter d'apporter quelques éclaircissements tout comme certaines précisions en cours de texte. De souligner que ces nota tout comme les commentaires n'engagent que moi.

Pour finir, je suis fier d'avoir pu réaliser ce livre et j'espère qu'il pourra ainsi faire connaître et perpétuer son passage parmi nous, afin qu'il ne tombe pas dans l'oubli.

Évidemment de conclure qu'il ne méritait pas, comme tous nos êtres chers, de nous quitter si vite, si jeune.

Mais se dire aussi que c'est déjà beaucoup de nous avoir laissés tant de choses.

D'autre part, les personnages et les situations de ces récits étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Également, je décline toute responsabilité quant à la reproduction et des conséquences sur soi-même, autrui ou un animal, de certaines scènes de cet ouvrage.

Daniel VEZIEN ou DV (dans ces pages) : Mai 2020

VISIONS et PERCEPTIONS



Réf : K 46

VISIONS et PERCEPTIONS

VISIONS et PERCEPTIONS

LE PULLMAN

VISIONS et PERCEPTIONS

LA motrice arriva et presque aussitôt le convoi se forma.

Aux six voitures qui normalement auraient dû le composer, on y ajouta à la dernière minute un autre wagon, un vieux Pullman d'avant-guerre. D'ailleurs, chacun fut satisfait de cette initiative. D'abord les voyageurs qui en avaient fait la demande expresse, du moins les connaisseurs qui savaient son existence ici, ensuite l'administration de cette gare corrézienne trouvant là l'occasion de se débarrasser de cette voiture qui s'éternisait sur sa voie de garage.

Ainsi donc, sept wagons attelés à la loco 6004 toussotante vinrent se ranger le long du quai. On comptait alors quatre voitures de deuxième classe, une de première, la voiture des Postes, vide, et en queue le Pullman.

La petite foule clairsemée s'agita puis grimpa dans les wagons et au coup de sifflet le quai était vide.

Les voyageurs avec quatre enfants qui avaient pris place dans le Pullman étaient tous ragaillardis et excités ; certains même échangeaient des regards complices. Puis on ferma l'unique porte de ce que l'un deux venait de qualifier de « Pièce de musée ».

Le luxe démodé vieux d'une vingtaine d'années semblait plaire à certains et particulièrement à un groupe de quatre étudiants qui bavardaient à l'avant du wagon.

Les roues se mirent à grincer et la carcasse de fer et de bois du Pullman s'ébranla ; et voilà que grâce à quelques amateurs de vieilleries, de luxe fané et de mécanos passionnés et chevronnés pour lui avoir redonné une seconde jeunesse, il roulait à nouveau. Deux de ces derniers avaient pu prendre place gracieusement dans la loco en remerciement par la Société (SNCF) pour leur travail. Un troisième, un retraité, était dans le wagon.

Malheureusement, pour fêter sa résurrection, il aurait dû y avoir un correspondant d'une presse spécialisée sur les trains, « La Vie

du Rail» pour ne pas la citer, mais il eut un contre temps de dernière minute. Dommage, c'eût pu faire de belles photos.

Il faisait sombre, la campagne toute proche avait comme revêtu le déguisement d'un temps de pluie ; pourtant il ne pleuvait pas, il ne faisait même pas froid ce vendredi soir de début novembre, fêtes de la Toussaint de cette fin d'année 1970. Dans les voitures cahotantes, certains s'étaient déjà assoupis sans peine, le visage clos, engourdi de pensées quotidiennes. D'autres lisaient ou étaient pris de cette fiévreuse somnolence des nuits de train, entrecoupée de regards tantôt vers le paysage qui s'assombrissait, tantôt furtifs alentour du voisinage, mais toujours pâteux, les paupières de plus en plus lourdes, bercées par le roulis incessant. Les quelques enfants dormaient déjà depuis longtemps. La nuit envahissait doucement l'horizon, une de ces nuits indistinctes d'automne succédant aux longues journées barbouillées de grisaille. Le train y pénétrait avec, vu de l'extérieur, un cortège de voyageurs comme des fantômes qui déambulaient parfois à travers les fenêtres aux lumières jaunes, avec ce cliquetis des roues et des structures, en plus du ronflement de la loco ; le convoi pénétrait dans ce crépuscule bien avancé et brumeux lorsqu'il s'engagea dans les collines rocailleuses.

Il avait commencé l'ascension de la côte de Charrières et cela se remarqua à une soudaine perte de vitesse.

La vieille loco diésél ahanait, peinait, mais même si elle passait régulièrement ce maudit passage, elle devait hisser ce jour-là quelques dizaines de tonnes en plus. Mais finalement, elle s'acquitta fort bien de sa tâche et gravit les derniers cent mètres en accélérant. ¹

¹ Charrières : Ancien village et commanderie en 1282, puis cure des chevaliers du Temple au XIX^e, est aujourd'hui en ruines. La description topographique des lieux de cette histoire, écrite plus loin (carrières, collines, étangs et surtout la forêt), ressemble incontestablement aux environs de Saint-Moreil dans la Creuse dont dépendait Charrières (sauf que la gare est aujourd'hui à Saint-Léonard-de-Noblat à 16 km, gare datant de 1880, toujours en service en 2020). Quant à son choix pour ce nom... mystère, à moins qu'il n'y soit passé ou qu'il lisait quelque chose sur les Templiers comme je le fis plus tard, puisque j'avais hérité, entre autres, de sa bibliothèque. Je suppose qu'il s'agit du pittoresque tracé de la voie ferrée unique, Ussel-Limoges.

VISIONS et PERCEPTIONS

Dans le Pullman les étudiants étaient toujours en pleine discussion. Ce devait être les seuls qui dans tout le convoi ne s'étaient pas laissés gagner par le sommeil ou l'engourdissement, les seuls pour lesquels le continuels bourdonnement, les ombres et reflets du train sur le bas-côté de la voie et les lumières sépulcrales des veilleuses étaient sans effet. Penchés l'un vers l'autre ou se retournant entre eux par-dessus les sièges, ils conversaient tantôt à voix basse, tantôt pouffaient ou carrément éclataient d'un rire à peine contenu.

Les seuls éveillés ? Non. Il y avait tout près d'eux un certain Paul, grand, brun, trentenaire et touriste dans la région, qui semblait les écouter. D'ailleurs, durant l'ascension, le quatuor estudiantin s'était remémoré des souvenirs de l'an passé au bahut en jetant souvent des regards sur les autres passagers presque tous endormis, dont n'apparaissaient que les têtes qui se balançaient et sursautaient légèrement au ras des banquettes selon les mouvements du train.

Les étudiants, qui avaient l'âge du permis de conduire, de l'alcool, du tabac et du vote ou pour les plus savants le numéro atomique de l'argon... comme de la jeunesse, s'appelaient Aldon, Fred, Martial et Fet-Nat.

D'abord, Aldon, probablement le plus mature du quartette, était grand, la tête haute et blonde avec un catogan, le visage arrondi à l'œil vif, bien charpenté et derrière une certaine nonchalance il paraissait toujours prêt à bondir.

Fet-Nat, elle, avait hérité de ce surnom parce qu'elle était née un jour de défilé. Quand même, les mères pourraient faire gaffe quand elles accouchent ! En plus, pas de pot pour elle qui avait plutôt l'esprit révolutionnaire pour ne pas dire nanar ; ceci découlant sûrement de cela. Fine, bouclée rond loup, euh, non... bouclée long roux, petite bouche au rire de hyène qu'elle étouffait vu les circonstances et qui était encore plus communicatif qu'à l'ordinaire, poitrine chamelon ado, les traits délicats et la peau mate avec à peine de maquillage, Fet-Nat était

un boute-en-train, bonne vivante émancipée, mais semblait aussi profondément humaine.

Et ça y allait les anecdotes et principalement sur leur vieux prof de français !

— Et toi Fet-Nat, à lui offrir une vue imprenable sur ton « essentiel interdit aux rhumatisants » qui...

— Ah, ah, ah ! Comment tu dis ça, Fred ! Et puis je n'étais pas la seule, Valentine lui montrait bien ses fesses sans culotte, elle me l'avait dit...

— Vous étiez quand même salopes avec lui, lança Aldon.

— Dis donc ! Mesure ton verbe, toi ! N'empêche que vous en profitassiez bien pendant qu'on travaillait en groupe...

— Ah, ah ! Profitassiez ? Originale ta conjugaison ! Seulement on aurait bien voulu y mettre la main !

— Les yeux, ça suffisait bien, on n'est pas des Marie-couche-toi-là !

Et puis aussi les cours de sciences naturelles avec, d'après ce qu'avait pu comprendre Paul, une prof toute maigre aux airs de poufiasse à la jupe « décuissée », comme ils disaient, et qu'ils qualifiaient de « mazette, tant elle semblait inhabitée ». Le fin jeu de mots l'avait fait éclater de rire, ce qui lui valut d'être aussitôt admis dans le quarté des étudiants et mieux encore devint leur auditeur privilégié.²

Fred, taille moyenne, bien coiffé, binoclard et beau gosse brun, semblait le plus studieux, mais devait faire le con d'une manière plus vicelarde, intellectuelle, plus fine peut-être, mais pas moins délirante.

— Et toi, Aldon, ah, ah, ah ! Quel con ! Vous vous souvenez ? rigola Fred, quand tu te barrais par la porte de secours pour aller frapper à la porte d'entrée en revenant à ta place, trois, quatre fois de suite ?

— Ah, ouais ! Hi, hi, hi ! se marrait Fet-Nat, la mazette était au bord des larmes de gueuler "entrez !" et d'aller voir alors que t'étais déjà revenu par le fond de la classe !

² Décuissée : Néologisme inconnu des dictionnaires, mais que l'on trouve sur certains sites Web. Son sens ici argotique parle de lui-même et n'a rien à voir directement ou par allusion avec les grenouilles et la volaille comme on peut l'employer dans certains jargons,

— Moi je crois, enchaîna Martial à son tour, que c'est Fiacre qui l'a rendue dingo en rotant à chaque fois qu'elle disait "vous" et surtout, ah, ah, ah ! le jour où elle lui avait demandé d'ouvrir son cartable et qu'il y avait cinq grenouilles qui ont jailli en sautant partout dans la classe !

— Ah, ah, ah ! Hi, hi ! pouffèrent-ils de concert en voulant tellement le faire silencieusement que cela devait s'entendre à l'autre bout du Limousin.

Martial, lui, était un petit gros, joufflu, toujours à bouffer quelque chose, les cheveux longs et l'œil malicieux, qui passait son temps dans les escaliers, au bistrot ou chez lui comme l'entendit Paul ; plus connu pour sa collection de revues porno et son marché noir allant de la paire de chaussures aux bouquins policiers, du hasch aux commandes particulières. Il avait un sourire grimacé qui dénotait toutes les touches d'un piano de traficoteur et négociateur en tout genre.

Mais ils finirent par observer le silence ; leurs rires s'espacèrent de plus en plus ; leurs regards se promenaient de la vitre au sol, du sol aux voyageurs.

La douceur de l'air, la nuit et la lenteur du convoi qui arrivait au haut de la côte malgré une légère accélération, comme un ultime coup de reins de la vaillante loco, eurent raison d'eux. On n'entendit plus que le grincement des banquettes et quelques autres furtifs bruissements, cliquetis et ronflements sourds de dormeurs. Le vacarme des roues et de la suspension des bogies s'était noyé dans des rêveries éparses ; on ne l'entendait plus, ce n'était devenu qu'un long roulement, grave et lointain, un ronronnement ouaté, une berceuse implacable.

Le train arrivait au sommet de la colline. Les dernières et brusques dénivellations le faisaient cahoter, mais il les avala sans peine. Il avait maintenant devant lui la grande vallée noire et profonde dans laquelle il allait serpenter.

Charrières n'était plus qu'à une vingtaine de kilomètres et pourtant à vol d'oiseau, en plongeant par-dessus les carrières et les étangs, il n'y en avait que cinq à six. Le petit convoi suivit donc sa route et allait s'engager dans le premier lacet...

Les vitres se mouchetèrent de quelques gouttelettes qui roulaient après s'être agrippées au verre un moment, car il

bruinait depuis peu ; l'air devenu subitement plus frais était rempli d'odeurs brutales de cuir et de fer humide. De discrets effluves de tabac flottaient de temps en temps, apportant une note presque intime et paresseuse à l'intérieur.

À travers la lueur violette des veilleuses, on commença à distinguer des formes qui se mouvaient peu à peu ; on entendit quelques voix feutrées, des murmures s'élevant ici et là, des papiers qui furent froissés, des clic clac de serrures de valises qui s'ouvraient, se refermaient, le tintement clair de cendriers de fer blanc dont on laissait retomber le mince couvercle.

Des toux contenues se firent entendre, les voix devinrent plus distinctes, tandis que des silhouettes confuses se levaient, se baissaient, s'éveillaient. Bref, la fin du voyage n'était plus très loin.

Quelqu'un s'avança à pas lents vers l'avant du wagon en se tenant aux poignées au bord des banquettes. On ne voyait qu'un crâne chauve qui luisait à chaque passage sous la lumière des plafonniers. C'était un homme d'un certain âge qui s'aidait d'une canne ; il lançait poliment des « pardon » de-ci de-là aux personnes assises ou débordant dans l'allée qu'il croisait.

Il arriva à hauteur des étudiants et de Paul et s'effaça derrière une étroite porte.

Le Pullman était accroché de telle façon que les toilettes se trouvaient vers l'avant de la marche du train. Le petit bar était fermé ainsi qu'une des deux portières du wagon.

Toutes les lumières furent allumées d'un coup et chacune, chacun en fut satisfait, mais personne ne fit de remarque publiquement. On s'affaira discrètement. Les jeunes apparemment ravis du voyage riaient fort. Ils dévisagèrent les voyageurs presque insolemment et leurs rires gras provoquaient une certaine gêne.

Les conversations allaient maintenant bon train entre les voyageurs, si l'on put dire, et quelques rires de bien aise se joignaient à ceux des étudiants, bien que ces derniers fussent bientôt placés peu à peu dans une belle et générale indifférence.

La porte des toilettes s'ouvrit et le vieil homme à la canne parut. Il avança avec prudence tandis qu'un des lycéens, Aldon, se leva

VISIONS et PERCEPTIONS

obligeamment. Là, le bruit de la porte se refermant était encore dans les esprits que tous se turent soudainement...

Un long crissement aigu se fit entendre, déchira l'ambiance bon enfant, aussitôt suivi d'une brusque secousse. Les sourires se figèrent aux lèvres, les paroles et les regards se suspendirent un instant.

On entendit alors un cliquetis de chaîne heurtant la paroi basse à l'avant du wagon et puis le silence se fit. Aussitôt après, une clameur s'éleva tout à coup, d'un même élan : les lumières venaient de s'éteindre.

Des voix fusèrent dans l'obscurité et il y eut un remue-ménage à l'arrière du wagon. Tous s'aperçurent que le train ralentissait.

Une nuit agonisante s'épanchait par les fenêtres. Une lueur grise et sale suffisait à dessiner les silhouettes de façon singulière dans le Pullman. Tous guettaient... tous écoutaient... tendaient l'oreille... le souffle coupé...

Au-dehors, la bruine avait cessé et dans la demi-obscurité qui noyait la campagne on distinguait à peine de l'horizon brouillé les formes molles et noires des grands arbres de la forêt de Charrières.

Le bas-côté légèrement incliné vers la vallée paraissait dévasté ; des langues de végétation noire et touffue semblaient vouloir grignoter les traverses et le ballast des rails ; les espaces rocailleux et graniteux aux herbes rachitiques lançaient de ternes et las clins d'œil de clairs-obscurs. Tout cela défilait de moins en moins vite, comme un film qui décélérerait par un manque d'énergie.

Il n'y eut aucun crissement de freins, aucune secousse. On entendit juste le son grave et mécanique des roues aux jointures des rails qui s'espaçait, s'allongeait.

Puis ce fut l'arrêt. Imperceptible tant il fut doux, silencieux et si rapide à la fois comme si...

Il y eut des chuchotements et des soupirs dans la voiture, mais personne ne bougeait, comme tétanisé.

Enfin, quelqu'un, Paul, se leva pour regarder au-dehors.

Il y eut des allumettes et quelques briquets à odeur d'essence qui s'allumèrent de leurs petites flammes vacillantes, se promenèrent et dansèrent au-dessus des banquettes. Une voix clama qu'il

fallait garder son calme, que le train allait repartir, ce qui ajouta plus encore au trouble des voyageurs. D'autres silhouettes se levèrent, des glaces se baissèrent... tous écoutaient, attentifs au moindre bruit extérieur.

Soudain, le wagon parut s'animer d'un infime soubresaut. Les roues grincèrent péniblement... il roula à nouveau.

Il y eut un cri strident de femme qui confirma la crainte commune, car le train roulait, mais... en sens inverse !

Les regards se rivèrent alors sur Paul qui venait de rentrer sa tête d'un geste vif. On l'entendit déglutir sa salive tant le silence des covoyageurs était pendu à ses lèvres hésitantes à parler.

Enfin, pâle, il bredouilla, laissa échapper quelque chose d'incompréhensible... puis il confirma ce que chacune et chacun avait banni de sa pensée :

— Nous... nous sommes tout seul... le wagon s'est détaché !

Une espèce de long et douloureux frisson traversa la voiture, puis d'un bout à l'autre du Pullman des silhouettes hérissées et titubantes se heurtèrent dans la pénombre ; des voix puis des cris fusèrent d'un peu partout ; d'autres voix méconnaissables, d'hommes, de femmes, d'adolescents et d'enfants qui pleuraient s'y mêlèrent confusément.

Couvrant le vacarme des roues et le tumulte des passagers, Paul poussa la vocalise d'une voix tonnante :

— Mais taisez-vous, bon Dieu ! On n'entend plus rien !

Cela fit son effet, car il y eut silence net.

Effectivement, un dernier et léger grincement de roues s'évanouissait. À nouveau le wagon s'immobilisa.

Une allumette venait de s'allumer et de s'éteindre aussitôt avec un « Aïe ! Merde ! » évocateur, puis une autre fut gratter éclairant l'avant de sa petite flamme ronde et tremblotante où apparurent les quatre lycéens, le vieil homme à la canne et Paul. D'autres visages se dessinèrent aussi, muets et crispés.

Toutes les quelques lumières des briquets et allumettes ici et là éparpillées renvoyaient, formaient, décoraient le plafond d'anarchiques arabesques aux profils grossièrement humains.

Le vieux monsieur à la canne se tourna vers la dizaine de personnes proches de lui :

VISIONS et PERCEPTIONS

— Nous sommes au sommet de la côte de Charrières ! Il faut descendre tant qu'il en est encore temps... lança-t-il en ouvrant la porte à l'avant du wagon avec un des étudiants.

— Non ! s'écria Paul, il fait nuit et il y a le versant abrupt de ce côté !

Ils n'avaient pas fini leurs phrases qu'il y eut un mouvement de panique dans l'allée ; un groupe de voyageurs se pressa vers l'avant encombré de bagages.

Le vieux à la canne s'était engagé sur la petite échelle marchepied à l'extérieur du wagon, aidé par un ado, comme si le grand âge lui donnait des ailes et un sens précieux de la vie qui se fane si vite. Mais il avait à peine posé le pied sur la dernière marche que le wagon eut un subit et très léger mouvement vers l'arrière. Puis le mouvement s'accusa plus précisément, des craquements sourds et saccadés résonnèrent sous le plancher, puis aussitôt confondus dans le roulis qui s'amplifia ; il allait à nouveau en contre-voie, selon le langage de la profession.

In extremis des bras happèrent et hissèrent précipitamment le vieux monsieur vers l'intérieur et la portière claqua en se refermant. De certains regards démesurés par la pénombre, la peur et le soulagement s'abattirent sur sa moue déconfitée.

Simultanément, un homme moustachu se jeta sur la poignée du signal d'alarme.

— Ça ne sert à rien, lui lança Paul, nous sommes dételés de la loco !

— Et le wagon il a bien un frein de secours ! cria à son tour Aldon.

— On est dans un Pullman d'avant-guerre ! intervint le vieux monsieur essoufflé et d'ajouter, nous sommes en conduite blanche sans organes de freinage ! S'il y en a un, c'est manuel par un levier ! À l'avant ou à l'arrière près de l'attelage... ³

³ Les trains Pullman étaient majoritairement équipés d'un système de freinage dit continu à air comprimé. Contrairement à ce que l'on peut voir dans certains films, s'il se produit une rupture d'attelage, les deux parties du train s'arrêtent. Kiki devait l'ignorer malgré les grosses encyclopédies et dicos qui étaient d'ailleurs toujours ouverts dans notre chambre. Alors, pardonnons-lui cette lacune technique et disons que la voiture n'était pas ou mal raccordée ou qu'il y eut un dysfonctionnement dans le blocage des roues.

VISIONS et PERCEPTIONS

— Vous semblez bien connaître les trains ! Vous êtes cheminot ? fit Paul.

— Non, retraité... j'ai aidé à la restauration de...

— Je vais essayer ! lança Aldon sans l'écouter et en allant vers la portière.

— T'es malade ! Reste ici ! l'engueula Paul en le retenant par le bras, le wagon accélère, tu vas te tuer !

En effet, le Pullman commençait sa folle évasion... sa dérive selon le jargon ferroviaire... Il n'y eut pas un seul cri... la suspension du temps avait déposé sa tétanisation des gorges et des respirations.

Puis il y eut des gémissements à mesure que le vacarme des roues et des essieux augmenta, à mesure que le paysage plongé dans la nébulosité de l'aube timide et du liséré de la voie ferrée défila de plus en plus vite, à mesure que les vibrations se transformaient en une danse mécanique incohérente et affolante. Des voix recouvraient par instants ce raffut ; de ces cris agités ne resta plus qu'un flot de paroles absurdes et incompréhensibles, de pleurnichements de gosses.

Le wagon prenait de la vitesse en dévalant en sens inverse la pente qu'il avait gravie auparavant lorsqu'il avait fait corps avec le convoi.

Dans la voiture régnait une pénombre de plus en plus traversée par de vagues lumières lunaires et éparses venant de l'extérieur par les fenêtres, lumières furtives qui faisaient comme des éclairs ; de ce caléidoscope croissant surgissaient des silhouettes aux gestes décomposés, saccadés, formes fulgurantes qui couraient d'un bout à l'autre de l'habitacle, se bouscullaient, trébuchaient, tombaient, se relevaient, criaient, hurlaient...

De plus, l'air qui s'infiltrait par les vitres mal fermées sifflait progressivement plus fort en faisant claquer les rideaux sombres, sifflait en léchant les parois et surtout par les aérateurs du toit.

Chaque sursaut du wagon vint à ressembler à un hoquet ou à un spasme incontrôlable et redoutable ; la carcasse entière, par l'effet des essieux, semblait se soulever et danser en tous sens, presque à l'image d'un dessin animé ; les trépidations avaient

Source : Larousse/encyclopédie/chemins de fer.